

L'ALLEMAGNE

ET

L'ITALIE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format in-18.

LA POLITIQUE FRANÇAISE EN 1866. — LES ORIGINES DE LA GUERRE DE 1870. 1 vol.
L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG. — LE PRÉLUDE DE LA GUERRE DE 1870 1 vol.
L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE, 1870-1871. — TOME I^{er}.
L'ALLEMAGNE 1 vol.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE 20, PARIS — 17670-4.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

L'ALLEMAGNE

ET

L'ITALIE

1870-1871

PAR

G. ROTHAN

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE
ANCIEN MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU BAS-RHIN

*« Omnes omnium caritates
patria una complexa est. »
DE OFFICIIS, I. 57.*

II

L'ITALIE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER. 3

1885

Droits de reproduction et de traduction réservés.



LA FRANCE ET L'ITALIE

L'Italie a été, depuis le commencement de ce siècle, l'objet de nos sympathies les plus ardentes. Nos poètes l'ont chantée, nos historiens ont glorifié son passé; nos orateurs et nos publicistes ont pris en main la cause de son indépendance, et tous nos gouvernements, l'un après l'autre, depuis le premier empire, lui ont donné des marques efficaces de leur assistance.

Elle est aujourd'hui l'objet des plus amères critiques, on la rend responsable de nos malheurs, on lui reproche son ingratitude, on lui prête les sentiments les plus perfides. La France, comme bien souvent, a passé d'un extrême à l'autre; elle a cédé, sous le coup de ses dures épreuves, à de légitimes passions. Ses ressentiments eussent été

moins amers, peut-être, si, plus réfléchie et mieux instruite, elle avait pu se rendre compte de l'enchaînement des circonstances, qui ont amené l'Italie, dans une heure périlleuse pour nos destinées, à ne tenir compte que de ses intérêts.

I

Ma carrière, à deux reprises, m'a conduit en Italie. J'étais premier secrétaire de notre légation à Turin, en 1864, au moment où le siège du gouvernement allait être transféré à Florence pour satisfaire à la convention du 15 septembre : l'influence de la France dans la péninsule était alors prépondérante. Je suis retourné en Italie, au mois de décembre 1870, pour répondre à l'appel de la délégation de Tours, au moment où le parlement italien venait de proclamer Rome capitale de l'Italie : la convention du 15 septembre était déchirée, l'empire s'était écroulé et Paris était assiégé !

En 1864 tous les hommes politiques italiens affirmaient et poursuivaient loyalement l'alliance française. Ils mettaient toute leur habileté à nous témoigner une franchise et une soumission à toute épreuve. On avait beau les inciter, et les représenter comme des instruments dociles et pusillanimes de notre politique, ils n'en con-

tinuaient pas moins à réclamer nos conseils, à protester de leur inaltérable dévouement. Leur œuvre était inachevée, ils comprenaient qu'elle dépendait du bon vouloir et de l'assistance de la France. C'était le temps où M. Nigra chantait Venise, dans les sonnets qu'il dédiait à l'Impératrice. C'était l'époque aussi où le comte Arese et le marquis de Pepoli passaient et repassaient sans cesse les Alpes, pour solliciter notre appui, stimuler nos ardeurs et arracher à l'ami et au parent, des concessions que le souverain aurait dû refuser. On admirait alors la sagesse de l'empereur la grandeur de ses conceptions. On parlait de reconnaissance, d'alliance éternelle. Le prince Napoléon, fidèle à la pensée qui avait présidé à son mariage, se constituait au Sénat l'ardent défenseur de la cause italienne, il démontrait dans d'éloquents discours que l'unité de l'Italie, avec Rome pour capitale, assurerait la grandeur de la France. Il affirmait, sans se préoccuper de la divergence de leurs intérêts sur le littoral de la Méditerranée, que les deux peuples, soudés par la solidarité du suffrage universel et du principe des nationalités, resteraient à jamais unis. Il estimait que, pour réformer la carte de 1815, dans l'intérêt de la France, il fallait l'émancipation de l'Italie et que ses escadres, unies

à la marine française, feraient contrepoids à la puissance navale de l'Angleterre. Il racontait aussi, qu'en 1814, des patriotes italiens, inspirés par Rossi, s'adressèrent à Napoléon, enchaîné à l'île d'Elbe par la coalition européenne. Ils lui demandèrent de se mettre à leur tête, de chasser l'Autrichien et de reconstituer l'Italie. L'offre parut aller au cœur de Napoléon : « J'ai été grand » sur le trône de France, par les armes, disait-il, mais mon règne a été plutôt celui d'un conquérant. A Rome ce sera une autre gloire, aussi éclatante que la première, mais plus durable, plus utile. Je ferai des peuples épars de l'Italie une seule nation. Je créerai des routes et des canaux, j'ouvrirai de vastes débouchés aux industries renaissantes; je ferai de Naples, de Venise et de la Spezzia de grands chantiers, de Rome un port de mer. Dans vingt ans l'Italie sera une des plus puissantes nations de l'Europe. Après avoir été César en France, je serai Camille à Rome. L'étranger cessera de fouler de son pied le Capitole et n'y retournera plus; Rome égalera Paris, en conservant ses souvenirs. »

« Ce n'était peut-être qu'un rêve », disait le prince Napoléon, en citant les paroles du captif de l'île d'Elbe; mais ce rêve, porté à la tribune française, projetait une lumière étrange sur les

tendances intimes du grand Empereur. Il semblait que Napoléon ne s'était servi de la France que pour assouvir ses passions de conquérant, que ses secrètes préférences étaient pour l'Italie et que, si les événements l'eussent permis, il eût consacré tout son génie à lui rendre la splendeur de l'empire romain. N'était-il pas Italien d'origine? L'ancienne France n'existait pas pour lui, il ne tenait compte ni des lois ni des nécessités de son histoire. Les premiers élans de son cœur s'étaient reportés sur l'Italie; les Français à ses yeux étaient alors des oppresseurs, il conspirait avec Paoli contre leur domination.

Napoléon III s'était assimilé les idées napoléoniennes. Affilié, comme son oncle, aux sociétés secrètes, il avait, en 1831, dans ses années d'adolescence, conspiré contre le pape et l'Autriche, poursuivi la résurrection de l'Italie. Arrivé au pouvoir, il fit des rêves de sa jeunesse le pivot de sa politique. Il obéissait à la logique de son système, en faisant, comme le chef de sa famille, litière du passé. Peu lui importaient les causes qui avaient présidé au développement de la monarchie française. Ses idées rétrospectives ne s'étendaient pas au delà de la révolution de 1789. Il voulait, en rupture avec nos vieilles traditions, opposer à la Sainte-Alliance l'union des races latines.